

DOSTOÏEVSKI

LE RÊVE DE L'ONCLE

ROMAN TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ



ACTES SUD

LE RÊVE DE L'ONCLE

Le Rêve de l'oncle est le premier roman écrit par Dostoïevski à sa sortie du bague, entre 1856 et 1859 (il est encore en Sibérie). Cette comédie, conçue à l'origine pour le théâtre, n'est pas foncièrement gaie ; et pourtant, on ne peut s'empêcher de rire en lisant ces annales écrites par un imbécile sur la façon dont une grande dame d'une ville de province veut marier sa fille avec un petit vieillard sénile.

Ici, le comique est tellement outré qu'il devient source de malaise : à travers le personnage de l'oncle (du narrateur), à ce point gâteux qu'il est incapable de savoir si son mariage est un rêve ou une réalité, Dostoïevski témoigne d'une fascination sordide pour le ridicule et fouille les limites les plus secrètes de nos consciences.

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

Né à Moscou en 1821, Dostoïevski est entré en littérature en janvier 1846 avec *Les Pauvres Gens*. En 1849, il part pour le bague sibérien, dont il sort en 1854. Il meurt à Saint-Pétersbourg en 1881.

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKI

- Les Pauvres Gens*, 1846.
Le Double, 1845-1846.
Roman en neuf lettres, 1846.
Monsieur Prokharitchine, 1846.
La Logeuse, 1847.
Polzounkov, 1848.
Un cœur faible, 1848.
La Femme d'un autre et le mari sous le lit, 1848.
Un honnête voleur, 1848.
Le Sapin et le Mariage, 1848.
Les Nuits blanches, 1848.
Netotchka Nezvanova, 1848-1849.
Le Petit Héros, 1849.
Le Rêve de mon oncle, 1855-1859.
Le Village de Stepantchikovo et ses habitants, 1859.
Humiliés et Offensés, 1861.
Journal de la maison des morts, 1860-1862.
Notes d'hiver sur impressions d'été, 1863.
Les Carnets du sous-sol, 1864.
Le Crocodile, 1864.
Crime et Châtiment, 1866.
Le Joueur, 1866.
L'Idiot, 1868.
L'Eternel Mari, 1870.
Les Démons, 1871.
Journal de l'écrivain 1873 (récits inclus) :
I. "Bobok" ;
II. "Petits tableaux" ;
III. "Le quémandeur".
L'Adolescent, 1874-1875.
Journal de l'écrivain 1876 (récits inclus) :
I. "L'Enfant «à la menotte»" ;
II. "Le moujik Mareï" ;
III. "La douce".
Journal de l'écrivain 1877 (récits inclus) :
"Le rêve d'un homme ridicule".
Les Frères Karamazov, 1880.
Discours sur Pouchkine, 1880.

Titre original :
Diadiouchkin son

© ACTES SUD, 1999
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08389-2

Illustration de couverture :
Charles Giraud, *La Salle à manger de la princesse Mathilde* (détail), 1854
Musée du Second Empire, Palais de Compiègne

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

LE RÊVE DE
L'ONCLE

(extrait des annales mordassoviennes)

roman traduit du russe
par André Markowicz

ACTES SUD

CHAPITRE I

Maria Alexandrovna Moskaliova, à l'évidence, est la première dame de la ville de Mordassov, et il ne peut y avoir là-dessus le moindre doute. Elle se tient comme si elle n'avait besoin de personne et si c'était tout le monde, au contraire, qui avait besoin d'elle. Certes, presque personne ne l'aime et, même, ils sont vraiment nombreux, ceux qui la détestent cordialement ; mais, en revanche, tout le monde la craint, et, elle, c'est tout ce qu'elle demande. Un tel besoin est déjà un signe de haute politique. Pourquoi, par exemple, Maria Alexandrovna, qui aime terriblement les ragots et ne dormira pas de la nuit si, la veille, elle n'a pas appris ne serait-ce qu'une toute petite nouvelle – pourquoi donc, avec tout cela, sait-elle se tenir de façon à ce qu'à la voir, il ne vous viendra jamais à l'idée que cette dame si notable est la première pipelette du monde, disons, au moins, de Mordassov ? Au contraire, semblait-il, les ragots auraient dû disparaître en sa présence ; les ragotiers – rougir et trembler comme des écoliers devant M. le professeur, et leur conversation ne toucher absolument et exclusivement

qu'aux matières les plus hautes. Elle sait, par exemple, sur tel ou tel des Mordassoviens des choses si capitales et scandaleuses que si elle les racontait, à l'occasion, ou les prouvait, comme elle sait les prouver, cela donnerait à Mordassov un tremblement de terre de Lisbonne. Et cependant, elle est très réservée sur ces secrets et ne les racontera qu'en cas extrême, et encore, uniquement à ses amies les plus proches. Elle vous effraiera juste, fera une allusion – qu'elle sait –, et elle préférera garder l'homme ou la dame dans cette peur continuelle plutôt que foudroyer d'un seul coup. C'est une tête, une tactique ! Maria Alexandrovna s'est toujours distinguée parmi nous par un *comme il faut**¹ irréprochable, qui sert de référence à tous. Pour le *comme il faut*, elle n'a pas de rivale à Mordassov. Par exemple, elle sait assassiner, déchi- queter, anéantir une rivale d'une simple parole, ce dont nous sommes témoins ; et cependant, elle fera semblant de ne pas avoir même remarqué qu'elle a dit cette parole. Or on sait qu'un trait comme celui-là caractérise les sphères les plus hautes. En général, dans tout ce genre de tours, elle vous fera mordre la poussière à Pinetti lui-même². C'est peu dire qu'elle a le bras long. Bien des visiteurs de passage à Mordassov s'en allaient

1. Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

2. Célèbre prestidigitateur italien du XVIII^e siècle. (Toutes les notes sont du traducteur.)

enthousiasmés par son accueil et, même, par la suite, ils ont entretenu avec elle une correspondance. Il y a même quelqu'un qui lui a écrit des vers, et Maria Alexandrovna les montrait fièrement à tout le monde. Un littérateur de passage lui a dédié sa nouvelle, nouvelle qu'il a lue chez elle pendant une soirée, ce qui a produit un effet des plus plaisants. Un savant allemand, qui était venu spécialement de Karlsruhe pour étudier un genre particulier de vermisseau à cornes qui vit dans notre province, et qui a écrit sur ce vermisseau quatre tomes *in quarto*, fut tellement subjugué par l'accueil et l'amabilité de Maria Alexandrovna que, jusqu'à présent encore, il échange avec elle une correspondance respectueuse et morale, directement depuis Karlsruhe. On comparait même, d'un certain point de vue, Maria Alexandrovna à Napoléon. Evidemment, c'étaient surtout ses ennemis qui disaient cela, plus par caricature que pour cerner la vérité. Mais, reconnaissant volontiers toute l'étrangeté d'une telle comparaison, j'oserai cependant poser une question innocente : d'où vient, dites-moi, que la tête de Napoléon a fini par se mettre à tourner quand il a eu grimpé trop haut ? Les défenseurs de l'ancienne maison de France attribuaient cela au fait que Napoléon n'était pas de maison royale, n'était même pas *gentilhomme* de bonne race ; et c'est pourquoi, naturellement, il a eu peur de sa propre hauteur et s'est souvenu de sa place véritable. Malgré la profondeur évidente de cette hypothèse, qui rappelle les périodes les plus brillantes

de l'ancienne cour de France, je prendrai sur moi d'ajouter à mon tour : d'où vient que jamais, en aucun cas, la tête de Maria Alexandrovna ne s'est mise à tourner et qu'elle restera toujours la première dame de Mordassov ? Nous avons connu, par exemple, des cas où tout le monde disait : "Bon, là, maintenant, que va donc faire Maria Alexandrovna dans des circonstances aussi difficiles ?" Mais elles survenaient, ces circonstances difficiles, elles passaient et – rien ! Tout demeurait le mieux du monde, comme avant, et même presque mieux qu'avant. Chacun, par exemple, se souvient de la façon dont son époux, Afanassi Matvéitch, a perdu sa place pour incapacité et débilité mentale, après avoir éveillé l'ire d'un révizor en tournée d'inspection. Tout le monde pensait que Maria Alexandrovna baisserait pavillon, s'humilierait, s'en irait demander, supplier, – qu'elle irait la queue basse. Absolument pas : Maria Alexandrovna comprit qu'il ne restait plus rien à demander, et arrangea ses affaires de façon à ne pas perdre une once de son influence dans la société, si bien que sa maison continue toujours d'être considérée comme la première de Mordassov. La femme du procureur, Anna Nikolaïevna Antipova, ennemie jurée de Maria Alexandrovna, encore que son amie selon toute apparence, chantait déjà victoire. Mais quand on vit qu'il était difficile d'ébranler Maria Alexandrovna, on comprit que les racines qu'elle avait plongées étaient bien plus profondes qu'on n'aurait pu le croire.

A propos, puisque nous avons parlé de lui, disons aussi quelques mots d'Afanassi Matvéitch, l'époux de Maria Alexandrovna. D'abord, c'est un homme tout à fait imposant d'apparence, et même d'une morale des plus honnêtes ; mais, dans les moments critiques, c'est comme s'il perdait ses moyens et reste comme une poule devant un trait de craie. Il est d'une noblesse extraordinaire, surtout pendant les dîners solennels, avec sa cravate blanche. Mais toute cette noblesse et cette grandeur d'apparence ne durent que jusqu'au moment où il ouvre la bouche. Là, pardonnez-moi, mais mieux vaudrait être sourd. Il est résolument indigne d'appartenir à Maria Alexandrovna ; c'est l'avis unanime. Sa place, d'ailleurs, il ne l'a occupée que grâce au génie de son épouse. A ce que j'en pense, moi, à tout le moins, il y a longtemps qu'il devrait servir, dans un jardin, d'épouvantail. C'est là, et uniquement là, qu'il pourrait être d'une véritable et indéniable utilité pour ses concitoyens. Et c'est pourquoi Maria Alexandrovna a fort bien agi quand elle a exilé Afanassi Matvéitch dans son domaine campagnard, à trois verstes de Mordasov, où elle possède cent vingt âmes – disons-le en passant, la seule fortune, les seuls moyens avec lesquels elle soutient si noblement l'éclat de sa maison. Chacun avait compris qu'elle ne gardait Afanassi Matvéitch auprès d'elle que parce qu'il était dans la fonction et touchait un traitement et... d'autres revenus. Quand, ce traitement et ces revenus, il cessa de les percevoir, il se vit tout de

suite écarté pour incapacité et inutilité totales. Et tous louèrent Maria Alexandrovna pour la clarté de son jugement et la résolution dont elle avait fait preuve. A la campagne, Afanassi Matvéitch vit comme un coq en pête. Je lui ai rendu visite et j'ai passé avec lui une heure assez agréable. Il essaie des cravates blanches, astique lui-même ses bottes, non par nécessité mais juste par amour de l'art, parce qu'il aime que ses bottes soient bien astiquées ; il prend du thé trois fois par jour, aime plus qu'on ne peut dire se rendre aux étuves et – il est content. Vous souvenez-vous de cette détestable histoire qu'il y a eu chez nous, voici un an et demi, à propos de Zinaïda Afanassiévna, la fille unique de Maria Alexandrovna et d'Afanassi Matvéitch ? Zinaïda, sans aucun doute, est une beauté, et d'une éducation splendide, mais elle a vingt-trois ans et elle n'est toujours pas mariée. Parmi les raisons qui expliquent pourquoi Zina n'est toujours pas mariée, l'une des principales réside dans ces rumeurs obscures sur on ne sait quelle étrange liaison qu'elle aurait eue, voici un an et demi, avec un petit précepteur de district – des rumeurs, qui, à présent encore, couvent sous la cendre. On parle toujours chez nous de je ne sais quel billet d'amour, écrit par Zina, et qui serait, soi-disant, passé de main en main à Mordassov ; mais, dites-moi, qui l'a vu, ce billet ? Si, vraiment, il a passé de main en main, où est-il à présent ? Tout le monde en a entendu parler mais personne ne l'a vu. Moi, du moins, je n'ai rencontré personne qui aurait vu ce

billet de ses yeux. Faites ne serait-ce qu'une allusion à cela devant Maria Alexandrovna, elle ne vous comprendra pas, tout simplement. Maintenant, supposez que, réellement, il y ait eu quelque chose, et que, ce billet, Zina l'ait bien écrit (je pense même, moi, que c'est indiscutable) : quelle habileté de la part de Maria Alexandrovna ! Cette affaire délicate, scandaleuse, comme elle l'a étouffée, effacée ! Pas une trace, pas un soupçon ! Maria Alexandrovna, aujourd'hui, ne gratifie même plus cette basse calomnie d'une seconde d'attention ; et cependant, peut-être, Dieu sait la peine qu'elle s'est donnée pour garder immaculé l'honneur de sa fille unique. Et si Zina n'est pas mariée, c'est bien compréhensible : quels fiancés peut-on trouver ici ? Zina ne pourrait épouser qu'un prince régnant. Où donc avez-vous déjà vu une beauté pareille ? Certes, elle est fière, trop fière. On dit que Mozgliakov demande sa main, mais je doute que ce mariage se fasse. Qu'est-ce que c'est donc que Mozgliakov ? Certes – il est jeune, pas mal de sa personne, c'est un dandy, cent cinquante âmes libres d'hypothèque, un homme de Pétersbourg. Mais, d'abord, il a un petit grain. Une tête en l'air, une pipelette, avec je ne sais quelles idées nouvelles ! Et puis, qu'est-ce que c'est, cent cinquante âmes, surtout avec les idées nouvelles ? Ce mariage ne se fera pas !

Tout ce que le bienveillant lecteur vient de lire, je l'ai écrit il y a cinq mois, uniquement par émotion lyrique. J'avoue à l'avance que je suis un peu